

**POUR UNE HISTOIRE CULTURELLE DES GROUPES  
INTELLECTUELS. REFLEXIONS SUR LES PRATIQUES  
CULTURELLES DE L'ELITE INTELLECTUELLE ROUMAINE  
PENDANT L'ENTRE-DEUX-GUERRES**

**Constantin MIHAI\***  
**Nicolae MIHAI\*\***

**FOR A CULTURAL HISTORY OF INTELECTUAL GROUPS.  
REFLECTIONS ON CULTURAL PRACTICES OF THE ROMANIAN  
INTERWAR ELITE**

**Abstract:** This text tries to underline the cultural practices of *Criterion* beginning from his conferences upon the problem of Idols (Lenin and Mussolini). As a matter of fact, this cultural practice is an exercise of thinking critically the identity, resuscitating the collective memory. This relationship between identity and memory, as the mark of *anamnesis*, regulates the function mechanism of any elite beware of the cultural destiny of his proper nation. Thus, the critical analysis of these symbolic figures, through the process of demystification, is important especially when the members of *Criterion* insist on the major consequences of such mythography that turns into idolatry, by suppressing the human freedom and the critical spirit.

**Keywords:** cultural history of intellectual groups, interwar Romania, *Criterion*, Nae Ionescu, intellectual sociability

L'article présent groupe des réflexions préliminaires sur la possibilité d'ouvrir une enquête plus systématique sur l'histoire des groupes intellectuels en Roumanie. Il s'agit des groupes concentrés autour du pouvoir princier<sup>1</sup>, royal, communiste, groupes organisés autour des personnalités qui fonctionnent comme des vrais *magister* tels Titu Maiorescu pour *Junimea* ou Nae Ionescu pour *Criterion*,

---

\* Chercheur independent; Email: costimihai1977@yahoo.fr

\*\* Chercheur, Institut de recherches en sciences sociales et humaines «C.S.Nicolăescu-Ploșor», Craiova; Email: nicom48@gmail.com

<sup>1</sup> On peut aisément citer le nom de Gheorghe Asachi en Moldavie durant le règne du prince Mihail Sturdza ou celui de Ioan Heliade-Rădulescu associé au patronage exercé par le prince de la Valachie, Gheorghe Bibescu.

groupes marqués parfois par une forte *tentation du politique* (les deux exemples déjà mentionnés).

Les difficultés engendrées par une telle démarche ne peuvent pas être seulement réduites à des questions portant sur la variété des sources, l'absence des études précises sur des problèmes importants pour le sujet ou l'influence de l'idéologie communiste qui a mis appart alors qu'elle n'a pas falsifié l'histoire des élites intellectuelles. À notre avis, plus importante s'avère être l'option méthodologique. Puisqu'au delà de lier l'histoire des intellectuels ou des groupes intellectuels seulement à un approche centré sur les institutions, il vaut mieux la mettre en perspective avec d'autres concepts tel *sociabilité*<sup>2</sup>, *réseau*, *contexte de référence*, *communauté émotionnelle*<sup>3</sup>.

Or si on comprend l'histoire des intellectuels comme discipline qui s'intéresse aux intellectuels «à partir de leurs expressions et manifestations publiques» tel que François Dosse nous propose, il faut prendre attention à leur engagement dans la vie publique, qui peut «se décliner très différemment selon l'époque, le lieu et même se combiner des multiples manières dans un même moment»<sup>4</sup>. En fait, on évite utiliser le syntagme «intellectuel engagé», vraiment tautologique car l'engagement est vu «comme marque définitoire de l'intellectuel»<sup>5</sup>.

Heureusement, en Roumanie, les dernières années ont vu apparaître une série de recherches qui ont visé les migrations des étudiants, le rôle des universités étrangères dans la formation des élites intellectuelles roumaines ou même l'analyse des mécanismes de leur constitution et sélection à travers des pratiques assez ignorées telles les alliances matrimoniales<sup>6</sup>.

Notre étude se propose de déceler les rapports entre l'identité et la mémoire à partir des représentations culturelles d'un groupe intellectuel roumain, *Criterion*, constitué en Roumanie pendant l'Entre-Deux-Guerres, groupe qui a réussi à connecter la culture roumaine à la tradition européenne. Ce qui nous intéresse c'est

<sup>2</sup> Stéphane Van Damme, *La sociabilité intellectuelle. Les usages historiographiques d'une notion*, dans «Hypothèses», 1998/1 (1), pp. 121-132.

<sup>3</sup> Barbara Rosenwein, *Emotional communities in early Middle Ages*, New York, Cornell University Press, 2007. Voir la définition donnée par l'historienne nord-américaine à ce nouveau concept, avec des possibilités intéressantes à exploiter aussi pour l'histoire moderne ou contemporaine (le cas des nations, par exemple), dans l'introduction de cet ouvrage, p. 3.

<sup>4</sup> François Dosse, *La marche des idées. Histoire des intellectuels-histoire des idées*, Paris, La Découverte, «Armillaire», 2003, p. 137.

<sup>5</sup> Michel Winock, *L'écrivain en tant qu'intellectuel*, dans «Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle», 2003/1 (n° 21), p. 114.

<sup>6</sup> Cornel Sigmirean, *Istoria formării intelectualității românești din Transilvania și Banat în epoca modernă. Studenți români la universități din Europa Centrală și de Vest*, Cluj-Napoca, Presa Universitară Clujeană, 2000; Elena Siupiur, *Intelectuali, elite, clase politice moderne în Sud-Est Europa. Sec. XIX*, Bucarest, Dominor Éditeur, 2004; Lucian Nastasă, „Suveranii” universităților românești. *Mecanisme de selecție și promovare a elitei intelectuale. Profesorii Facultăților de Filosofie și Litere (1864-1948)*, Cluj-Napoca, Limes Éditeur, 2007; Lucian Nastasă, Dragoș Sdrobiș (editori), *Politici culturale și modele intelectuale în România*, Cluj, Mega Éditeur, 2013.

de souligner l'importance du *Criterion* en tant que véritable cadre du débat intellectuel académique, lieu d'effervescence intellectuelle et relation affective mais aussi l'espace des vifs débats. En respectant le modèle d'analyse offert par Jean François Sirinelli<sup>7</sup>, on y reconnaît l'importance de la revue comme structure élémentaire d'un milieu intellectuel qui réunissait des intellectuels avec orientations aussi diverses, des gauchistes comme Belu Silber, Lucrețiu Pătrășcanu, des cosmopolites tel Petru Comarnescu ou des représentants de droite et extrême-droite comme Mircea Vulcănescu, Mircea Eliade, Paul Sterian, Constantin Noica, Dan Botta, Ernest Bernea et Mihail Polihroniade, pour en citer seulement quelques noms mieux connus. Il s'agit des universitaires, des écrivains (les plus nombreux), des scientifiques ou des fonctionnaires, partisans d'une polémique érudite raffinée et qui s'appuient sur la dimension de l'esprit critique, de la pensée féconde. Au sein du *Criterion*, les thèmes variaient en partent de Proust, à Gide, Bergson, Chaplin en passant par Gandhi, Lénine, ou Mussolini.

Est-ce qu'on peut inaugurer l'analyse des pratiques culturelles du *Criterion* à partir du rôle des *symposia* que les membres de cette association ont consacré à la problématique des idoles (les conférences sur Lénine et Mussolini)? La réponse ne peut être que positif. En fait, cette pratique culturelle est un exercice qui consiste à penser l'identité d'une manière critique, en ressuscitant la mémoire collective. Ce rapport entre l'identité et la mémoire, en tant que signe d'*anamnesis*, règle le mécanisme de fonctionnement de toute l'élite qui se sentait responsable de la destinée culturelle de sa propre nation.

Notre démarche s'inscrit ainsi dans la perspective de l'histoire culturelle, la perspective qui sous-entend l'histoire intellectuelle et qui se retrouve au centre des questionnements de l'historiographie<sup>8</sup>. Selon Christophe Charle, le principe de comparaison en tant que *tertium comparationis* est essentiel pour la compréhension de l'histoire des intellectuels<sup>9</sup>. Mais cette comparaison a aussi ses limites qui, selon Michel Trebitsch, attestent le fait que ce *tertium comparationis* «n'est le plus souvent que la projection sur l'autre d'un point de vue strictement national»<sup>10</sup>. C'est en ce sens que nous recourons à cette perspective complexe de l'analyse du groupe *Criterion*, en tant que catégorie culturelle, idéologique et sociale. Il ne s'agit pas d'une analyse de type sociologique ou d'une expression de l'histoire sociale, mais d'une recherche pluridisciplinaire dans la perspective de l'histoire intellectuelle.

<sup>7</sup> Jean François Sirinelli, *Comprendre le XXe siècle français*, Paris, Fayard, 2005, p. 151.

<sup>8</sup> François Dosse, *op. cit.*, chap. 5, «De l'histoire des idées à l'histoire intellectuelle dans le monde anglo-saxon», pp 199-226.

<sup>9</sup> Christophe Charle, *L'histoire comparée des intellectuels. Quelques points de méthode et proposition de recherche*, dans Michel Trebitsch, Marie-Christine Granjon, *Pour une histoire comparée des intellectuels*, Paris, Éditions Complexe, IHTP-CNRS, 1998, p. 40. Voir aussi ses ouvrages, notamment *Les élites de la République. 1800-1900*, Paris, Fayard Publishing, 1987 et *Naissance des intellectuels 1880-1900*, Paris, Editions de Minuit, 1990.

<sup>10</sup> Michel Trebitsch, *L'histoire comparée des intellectuels comme histoire expérimentale*, dans Michel Trebitsch, Marie-Christine Granjon (éds.), *Pour une histoire....*, p. 70.

On ne peut pas comprendre la constitution et le fonctionnement du *Criterion* indépendamment du rôle que ses membres ont accordé à celui reconnu comme leur maître, Nae Ionescu, le bien connu et controversé professeur et journaliste, formateur de la jeune génération d'Entre-Deux-Guerres. Le rôle de celui-ci dans la naissance d'un milieu intellectuel, fortement critique et essentiellement européen, que le *Criterion* a représenté, reste encore à bien éclaircir.

La présence de Nae Ionescu<sup>11</sup> dans le paysage intellectuel construit autour l'Université de Bucarest (mais pas du tout réduit à son cadre), avec le résultat de reconnecter la tradition roumaine à la tradition européenne (la synchronisation avec l'espace occidental) s'est produite au moins pour une période de 15 ans, par ses conférences tenues à l'Université de Bucarest<sup>12</sup>. La vie du philosophe roumain a été l'une des plus intéressantes et des plus originales de l'histoire intellectuelle roumaine. Car cet homme, professeur de vocation et journaliste raffiné, a eu le sentiment de la *grande aventure*, utilisant toutes ses ressources intérieures d'une manière impressionnante. Depuis 1922, les étudiants ont vécu sous l'influence spirituelle de Nae Ionescu. Dans la vie universitaire, le professeur de Bucarest se situe, dès le début, comme héritier direct du savant Nicolae Iorga, l'artisan du réalisme historique. Chronologiquement, Nae Ionescu apparaît aussi comme un héritier de l'historien Vasile Pârvan, qui avait exercé une certaine fascination sur les étudiants roumains, jusqu'à sa mort en 1926. Une génération d'étudiants ne se rapproche pas toujours du professeur le plus érudit ou du pédagogue le plus efficace. C'est une méthode de vie et de pensée qu'ils cherchent, un maître spirituel et pas seulement un enseignement.

Les caractéristiques de la pensée de Nae Ionescu sont aisément repérables au niveau des problèmes dont il traite. Il demeure toujours réaliste, organiciste et *fataliste* – ce qu'on appelle son *fatalisme* est plutôt un exceptionnel instinct ontologique; le philosophe sait que tout ce qu'il y a ne peut être contesté par la dialectique ou par les décrets. La voie vers l'Être commence par une grande quête de soi-même, mais va au-delà de soi, en Dieu (*soteria*) ou dans l'Histoire (*sympathia*). L'authenticité réclame de la part de l'homme d'être lui-même. Et si,

<sup>11</sup> Nae Ionescu (1890-1940) professeur de Logique et de Métaphysique à l'Université de Bucarest, l'un des plus redoutables publicistes pendant la période d'Entre-Deux-Guerres mondiales, créateur d'une féconde école de Philosophie. Il suit à Göttingen et à München les cours de Husserl, Minkowski, Külpe (psychologue, philosophe et logicien, représentant du réalisme critique néokantien), de von Aster et de Bäumker, qui va diriger sa thèse. Il a obtenu son doctorat à l'Université de München, avec la thèse *Die Logistik als Versuch einer neuen Begründung der Mathematik*. Depuis 1920, il a été assistant du professeur Constantin-Rădulescu Motru, théoricien du *personnalisme énergétique*, puis maître de conférences et professeur au Département de Logique et de Métaphysique de l'Université de Bucarest où il a donné des cours de Logique, d'histoire de la Logique, de Métaphysique, de Philosophie de la Religion. Sa leçon inaugurale de 1919, *La fonction épistémologique de l'amour* avait configuré sa pensée, imposant dans la tradition intellectuelle roumaine de cette période une manière propre de philosopher.

<sup>12</sup> Voir Mircea Eliade, postface à Nae Ionescu, *Roza Vânturilor*, Bucarest, Cultura Națională Éditeur, 1937, p. 440.

dans la vie individuelle, la liberté de l'homme consiste seulement dans sa liberté de pécher, un autre type de liberté, une liberté spirituelle, lui permet, elle même, de s'intégrer aux lois, de choisir l'Histoire (la communion d'amour) au lieu de choisir la mort (l'arrêt, la pétrification).

Dans un contexte dominé par des rationalismes et des positivismes comme sources d'angoisse, le groupe intellectuel construit autour de Nae Ionescu, qui comprenait les uns des meilleurs représentants de leur génération (Mircea Vulcănescu, Mircea Eliade, Emil Cioran, Constantin Noica, Vasile Băncilă, pour en citer les plus connus), constituait la garantie de l'authenticité et de la reconfiguration d'un milieu intellectuel par rapport au canon culturel préexistant<sup>13</sup>. Après la Grande Guerre, après l'accomplissement de l'idéal historique – la Grande Roumanie –, on remettait en question l'idéal culturel comme une nécessité qui doit être réalisée. Cette mission sera assumée par la jeune génération qui se forme sous le patronage de Nae Ionescu, une génération qui se propose d'assurer le revirement de la culture nationale, par une projection vers l'universel.

L'Association *Criterion* qui se constitue en 1932 et qui ne durera que deux ans, se manifeste comme un véritable cadre de débat, à la fois intellectuel et affective, émotionnel. Réunissant des intellectuels avec des orientations diverses, elle offrait un modèle authentique à une polémique érudite et raffinée, appuyée sur la dimension prégnante de l'esprit critique, de la pensée féconde, ou le national et l'universel pouvaient établir des relations surprenantes.

Une de ses formes d'action, qui allait lui apporter un succès étonnant dans l'espace public, s'accomplira par le biais de conférences. En fait, *Criterion* ouvre son activité publique par l'inauguration de deux cycles: le premier cycle intitulé «Idoles» s'est déroulé sous la forme de *symposia*, de débats, par la confrontation de diverses positions intellectuelles. Il se présentait sous une forme de communication orale, supposant la présence de deux ou trois orateurs qui parlaient sur le même thème, confrontant des divers points de vue, avec le résultat de la naissance d'une véritable polémique. Dans ce cycle, on discute en marge des personnalités du début de la période contemporaine.

Le second cycle, dédié à la *culture roumaine actuelle*, s'est déroulé par le biais des conférences et des exemples artistiques des créations spirituelles roumaines. *Criterion* était une manifestation de la jeune génération roumaine d'Entre-Deux-Guerres, une tribune et non un courant ou une doctrine.

Nous voulons bien insister sur les deux conférences de *Criterion* sur Lénine et Mussolini, en tant que regards critiques sur deux tendances idéologiques présentes en Europe pendant l'Entre-Deux-Guerres, un débat sur le fonctionnement des idoles dans la culture moderne. Par le biais de ces conférences, le groupe intellectuel *Criterion* remet en question la problématique de l'identité, c'est-à-dire qu'il se demande dans quelle mesure ces figures tiennent d'une mode ou d'un

---

<sup>13</sup> Constantin Mihai, *Arca lui Nae. Perspective culturale asupra generației '27*, Craiova, Sitech Éditeur, 2004, pp. 7-10.

recours à celle-ci et ne constituent pas une fétichisation de l'aspect identitaire; de plus, une autre interrogation concerne la capacité de la mémoire culturelle à s'adapter, dans un exercice de démythification des idoles. Autant de questions auxquelles les jeunes intellectuels de *Criterion* essaient de répondre.

*Criterion* commence son activité en octobre 1932, par le cycle *Idoles*, organisé sous la forme du symposium-débat. Le premier thème de ce cycle a été consacré à la présentation de Lénine, de diverses positions idéologiques, sous la présidence du professeur de Psychologie Constantin Rădulescu-Motru. Dans le cadre de ce débat, cinq approches ont été exposées: Mircea Vulcănescu, l'artisan du *Criterion* et le chef de la jeune génération d'Entre-Deux-Guerres, fut le défenseur de la thèse léniniste, Petre Viforeanu, de la thèse bourgeoise, H. H. Stahl, de la thèse sociale-démocrate, Constantin Enescu, de la thèse paysanne et Mihail Polihroniade, de la thèse de la tactique politique.

La position de Mircea Vulcănescu quant à «l'orthodoxie léniniste» se situe dans la perspective d'un intellectuel dont l'attitude spirituelle – il n'était pas communiste, il avait un contact plutôt livresque avec la classe ouvrière, ses sympathies sociales allant vers la paysannerie – assure sa liberté d'être honnête dans son approche herméneutique, rétablissant dans sa forme réelle une théorie en dépit de tout préjugé. Sa manière d'envisager le rapport entre l'idole et le mythe éclaircit la question de la réception de Lénine au niveau de la mémoire publique, en fixant les traits de son profil qui marqué d'autant d'aspects identitaires.

Dans le sillage de la théorie de Ricoeur, faire appel à la mémoire collective c'est empêcher que ne s'instaure l'oubli; c'est pourquoi le recours à l'identité est un exercice indispensable à l'entraînement au non-oubli. C'est ici que se discutent les rapports entre l'idole et le mythe. On sait que toute image ne prend sens que par le jeu de ressemblance et de dissemblance avec son référent; creuser la différence dans l'image c'est risquer de la réduire à l'irréel, mais, à l'inverse, surcharger la consistance de l'image, c'est risquer de prendre la copie pour le modèle, risquer de réifier la représentation, bref risquer d'engendrer une idole. En ce sens, l'idolâtrie constitue une menace permanente de l'expérience spontanée attestée au plan religieux. L'image religieuse représente sans doute le prototype de l'image en général, car celle-ci ne naît que de l'absence de ce qu'elle représente. Et, en effet, l'imagination est la production d'une représentation *in absentia*.

Dans le sens propre du terme, l'idole c'est l'image sculptée, signe devant lequel on se prosterne tout comme on se prosternerait devant Dieu. Au sens le plus large, l'idole, c'est la représentation d'une divinité qui est l'objet d'un culte d'adoration. Et dans un sens plus spécifique, l'idole, c'est une idée admise sans aucun contrôle rationnel, un préjugé. Résultat du mélange des aspirations et des craintes humaines avec les velléités d'éclaircissement causal de l'esprit logique, avec le besoin de fabuler et de concrétiser en symbole, ainsi qu'avec la tendance de la communion collective, l'idolâtrie est un mélange de rêves et de contraintes, de vénération et de fabrication, de connaissance et de mythification. L'individu

idolâtré a, pour les gens qui le regardent d'un esprit critique, de l'importance. Parler de l'idole, c'est en ce cas, se superposer à l'analyse d'une manière systématique et génétique. Le mythe n'est pas le produit arbitraire d'une imagination qui crée au hasard, mais c'est le fruit, dans le cas de l'idéologie communiste, de la conscience de classe. La morphologie du mythe aura de nombreuses variantes ainsi que l'idole.

Parler des idoles, consiste à distinguer deux paliers de signification: dans le sens propre du terme, l'idole c'est le visage sculpté, signe devant lequel on prie, tout comme on prie Dieu et, dans le sens figuré, l'idole, renvoie à tout être sanctifié, adoré et loué en tant que tel, tandis que dans un sens spécifique, il s'agit d'une idée admise sans aucun contrôle rationnel ou préjugé<sup>14</sup>.

Non pertinent pour l'idole, sans connaître le milieu idolâtre et la fonction accordée par le mythe, l'individu devient intéressant dès lors que l'on comprend son rôle. La question se formulerait à peu près de cette manière: comment le veau est devenu idole? Pour Mircea Vulcănescu, le mythe c'est l'ensemble des opinions et des croyances de chacun sur lesquelles repose l'idole, c'est le fait par lequel un certain visage s'attache symboliquement et causalement à un ensemble de circonstances par rapport à la polarisation affective de l'âme idolâtre<sup>15</sup>. Soumettre les idoles d'une époque quelconque à une analyse, selon l'exemple des conférences du *Criterion*, consiste à scruter les fondements d'un mythe, à mettre en question ses fonctions et, surtout, à comprendre sa pertinence pour la mémoire collective, c'est-à-dire à vérifier la validité de sa construction pour tout espace identitaire.

La littérature autour de Lénine – Merejkovski, Berdiaev et Lafue, qui appartiennent aux apologistes bourgeois mais aussi Zinoviev et Iaroslavski revendiqués par les biographes bolcheviques – opte pour trois manières d'envisager son visage historique: le type du Lénine *héros* qui force le destin, le type du Lénine en tant qu'*homme représentatif* et le type du Lénine *anormal* ou *monstre*, toutes ces hypostases étant en étroite liaison avec la reconnaissance, l'espoir, la crainte ou la vengeance du milieu social que ce modèle reflète.

Le premier type, celui du héros, dans le sens des personnages de Carlyle, une sorte de monstre sous le pouvoir duquel se penche l'humanité et s'ébranle le cours naturel des événements. Impressionné par son esprit fanatique, combatif, par son rôle dans la révolution rouge ou par la projection de son visage au niveau des espoirs des Russes, Lénine a pris la place de Robespierre, de Danton ou de Cromwell (Malaparte). Ses biographes officiels ont mis l'accent sur la dimension du héros marxiste, rationnel, froid et calculé, qui s'oppose au type romantique du héros bourgeois. Un autre d'interprétation s'arrête à la dimension d'anormalité, dans le sens du type de héros de Dostoïevski. Spéculant sur la contradiction entre son fanatisme doctrinaire et son opportunisme tactique, les autres ont opposé un

<sup>14</sup> Francis Bacon, *Novum Organum*, Bucarest, Academie Roumaine Éditeur, pp. 41-57.

<sup>15</sup> Mircea Vulcănescu, *Așa cum l-am cunoscut*, Bucarest, Humanitas Éditeur, 1992, p. 273.

diagnostique médical: la schizophrénie au *génie révolutionnaire*. Poussant les limites de l'anormalité plus loin, l'exil russe, troublé par la projection du visage de Lénine au niveau de ses propres souffrances, l'identifie à Lénine, à l'Antéchrist ou au Grand Inquisiteur.

Si ces miroirs brillent d'une manière différente, ce n'est pas étonnant, car ce n'est pas l'individu qui compte, mais la perspective par laquelle cette individualité se conjugue avec les tendances des individus qui idolâtrèrent. Les différentes formes qu'emprunte le mythe de Lénine ne sont pas un hasard. La forme que prend le mythe de Lénine se cantonne, dans une certaine mesure, au besoin de mythifier le milieu dont appartient l'apologète ou le détracteur. Par conséquent, la morphologie de ce mythe aura de nombreuses variantes et l'idole, de nombreux visages, en fonction des perspectives qui y sont abordés. C'est pourquoi le prolétariat russe, le prolétariat mondial, les chefs du bolchévisme, la social-démocratie, la bourgeoisie, la paysannerie, et l'exil entourent la personne de Lénine d'un autre mythe fondamental autour duquel se regroupent plusieurs aspects.

C'est en ce sens que le prolétariat russe cultive le mythe d'un Lénine sauveur, idolâtré dans le sens de divinisé. Il s'agit d'une double signification: Lénine en tant qu'incarnation du socialisme prophétisé par Marx et Lénine en tant que Messie, c'est-à-dire comme prophète de la révolution qui *va venir*. Le premier type appartient au prolétariat russe, tandis que le deuxième type appartient au prolétariat occidental, pour lequel, la révolution est un objet d'attente eschatologique. L'adoration de Lénine, dans la vision de l'idéologie matérialiste, évite les formes du langage religieux en faveur du langage scientifique. Le ton apologétique des biographies soviétiques de Lénine, le caractère dogmatico-exégétique des discussions doctrinaires sur l'orthodoxie léniniste, la psychologie du sacrifice exigé volontairement envers une génération en vue du bonheur de la suivante, montrent qu'il s'agit d'une véritable mystique, avec ses fidèles, ses prêtres et ses castes.

La bourgeoisie cultive, au contraire, le mythe d'un Lénine aux dehors de monstre, renvoyant à l'anormalité dans sa double forme: le monstre moral, apocalyptique et le monstre racial, historique; Lénine, l'Antéchrist ou Lénine, le Barbare. Il existe aussi une interprétation du mythe de Lénine comme fou, selon la vision de l'exil russe ou de la bourgeoisie occidentale, tandis que la paysannerie conçoit Lénine comme un tsar fournisseur de terre pour les populations. C'est le mythe sur lequel repose la doctrine léniniste.

À partir de cette morphologie du mythe de Lénine et de ses invariants au niveau des visages de l'idole, Mircea Vulcănescu explique en quoi consiste le mécanisme de fonctionnement de la doctrine léniniste, envisagé comme le marxisme de l'époque impérialiste et de la révolution prolétaire ou, plus exactement, la théorie et la tactique de la révolution prolétaire, en général, et la tactique de la dictature prolétaire, plus particulièrement. Autrement dit, le Léninisme est une théorie et une méthode de combat révolutionnaire, issues de l'entretien du socialisme marxiste avec l'expérience du mouvement prolétaire. Plus



précisément, le Léninisme est issu du combat du mouvement prolétaire contre la théorie et la tactique opportuniste du marxisme social-démocrate.

L'ouvrage d'Alain Besançon<sup>16</sup> sur les sources intellectuelles du léninisme est une contribution fondamentale pour la compréhension de cette idéologie: le léninisme est envisagé comme un manichéisme qui s'appuie sur le principe du dualisme des classes. Un autre ouvrage essentiel est celui de Stéphane Courtois<sup>17</sup>, *Communisme et totalitarisme*, 2009, qui traite Lénine ainsi que des origines et de l'invention du totalitarisme.

La théorie de Mircea Vulcănescu est confirmée après par les analyses d'Alain Besançon et Stéphane Courtois.

L'idée d'une époque de transition comprise entre le moment où le prolétariat a obtenu le pouvoir dans un pays et le moment de sa victoire partout et née de l'analyse des conditions révolutionnaires du capitalisme durant la période impérialiste et confirmée par l'expérience de la révolution russe, caractérisée par la dictature du prolétariat, constitue l'idée centrale de la pensée politique de Lénine. Le Léninisme n'est pas seulement une théorie de la révolution, mais aussi une méthode de critique révolutionnaire, politique et sociologique, dans sa tentative de définir la ligne générale de son corpus politique. Mais si la théorie a ses défauts, la méthode a des qualités. Et il est important de le retenir, car la critique du Léninisme réside dans l'emploi de la méthode en vue de corriger la théorie. Bref, les éléments qui caractérisent le rôle de Lénine dans la révolution prolétaire sont: 1. la lutte contre l'opportunisme marxiste; 2. la fondation théorique du combat révolutionnaire par l'analyse du capitalisme, le renversement du rapport entre la révolution sociale et la révolution politique, la définition de la mission du prolétariat; 3. l'organisation stratégique du mouvement ouvrier révolutionnaire avant et après la conquête du pouvoir politique.

L'analyse du mythe de Lénine dans un contexte historique européen de l'Entre-Deux-Guerres où l'idéologie communiste commençait à être présente, constitue un exercice critique fait par le groupe intellectuel *Criterion*, dans l'optique de remettre en question toute une mythologie politique. C'est un exercice qui questionne le fonctionnement d'un mythe camouflé à travers une idole au niveau de la mémoire collective, remettant en question son actualité ou inactualité pour tout espace identitaire.

Le *symposium* dédié à l'idole Mussolini a réuni cinq types de positions de la part des intellectuels du *Criterion*: Mihail Polihroniade – *De l'homme à l'idole* –; H.H. Stahl – *De l'idole à l'homme* –; Alexandru-Christian Tell – *Le Créateur* –; Constantin Enescu – *Le Destructeur* – et R.Hillard – *L'Antidémocrate*.

---

<sup>16</sup> Alain Besançon, *Les origines intellectuelles du Léninisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1977. Voir aussi pour les origines du communisme, Alain de Benoist, *Vu de droite. Anthologie critique des idées contemporaines*, Paris, Copernic, 1978.

<sup>17</sup> Pour une meilleure analyse du communisme en tant que doctrine et pratique, voir Stéphane Courtois, *Communisme et totalitarisme*, Paris, Perrin, 2009.

Les représentations culturelles des membres du *Criterion* visaient pour cette conférence la révélation de la mythologie politique de Mussolini, du fascisme italien, en vue de saisir les mécanismes de fonctionnement sur lesquels reposent les ressorts identitaires des espaces dominés par cette forme de totalitarisme, ainsi que sa projection au niveau de la mémoire collective. Mihail Polihroniade a envisagé, par exemple, la réalité politique du fascisme italien et la personnalité qui l'incarne, Benito Mussolini, en tant qu'idole. Il explique aussi la naissance du fascisme comme une conséquence de l'état anarchique de l'Italie après la Grande Guerre, sous l'influence de la déception face à la défaite, du mouvement socialiste et du système de gouvernement démocratique. L'émergence du fascisme implique donc une triple réaction de la part des anciens combattants contre le défaitisme et des jeunes contre le socialisme et l'anarchie, au nom de l'ordre et du nationalisme. Polihroniade étudie les phases successives du fascisme, à partir de l'aventure de D'Annunzio à Fiume, en passant par la liquidation violente du communisme dans la rue jusqu'à la conquête du mouvement syndical et la destruction des organisations maçonniques, culminant par le gain du pouvoir de l'état et sa définitive consolidation en 1926. Enfin, Mihail Polihroniade s'arrête sur les implications du rétablissement de l'ordre et de l'équilibre social pour l'organisation de l'État corporatiste et la charte du travail. De plus, l'auteur explique la solution de la question romaine et le renversement de l'équilibre européen dans un sens favorable à l'Italie; l'isolement des adversaires et les progrès économiques, par la stabilisation de la lire, l'activation de la balance commerciale et le développement des travaux publics<sup>18</sup>. Sur ce fond idéologique, Polihroniade réussit à saisir comment se construit la structure de l'idole à partir de l'homme, comment se façonne ce modèle au niveau de la mémoire, dans un espace identitaire, tel que celui de l'Italie qui avait connu auparavant le socialisme, une autre mythologie politique qui s'appuie sur l'idole-Lénine.

H.H. Stahl entreprend une analyse sociologique de la situation de l'Italie où le fascisme se manifeste comme une tentative désespérée de la part de la bourgeoisie de faire face à la dissolution de l'état bourgeois, en utilisant dans ce but les représentants de ses adversaires, parmi lesquels on trouve Mussolini. Selon Stahl, dans la vie sociale, les réalités économiques sont plus fortes que les intentions politiques des hommes. C'est en ce sens que le triomphe de Mussolini au niveau des catégories formelles de la vie sociale, tant juridiques que politiques, se heurte à ses défaites spirituelles et économiques. Comme phénomène italien, la politique mussolinienne se circonscrit aux impuissances inhérentes à la situation italienne: pays pauvre, surpeuplé, dépendant économiquement et demeurant dans un régime mixte capitalisto-agraire. La preuve de l'impuissance de la politique mussolinienne de vaincre ces réalités constitue ses échecs dans le combat contre la dénatalité en milieu urbain, contre les crises économiques, ainsi que dans ses

---

<sup>18</sup> Mircea Vulcănescu, *De la Nae Ionescu la Criterion*, Bucarest, Humanitas Éditeur, 2003, p. 296.

efforts pour rééquilibrer le budget. Ni la législation fasciste, ni l'exemple mussolinien ne fait baisser la dénatalité; ni l'État corporatiste n'évite la crise économique, ni la politique forte ne peut réaliser l'équilibre du budget. Dans ces conditions, comment peut-on justifier, du point de vue éthique, la suppression de la liberté, le seul bien de l'essence humaine? C'est en ce sens que le sociologue H.H. Stahl parle, dans sa conférence, du déplacement de l'idole vers l'homme, tout en attirant l'attention sur les possibles dangers de cette mythologie politique au niveau de la mémoire.

L'analyse de la doctrine fasciste d'Alexandru-Christian Tell ne porte pas sur la politique d'un État particulier, mais sur la politique, en général, touchant une question de fond: la crise de l'organisation de l'État au cours de l'Entre-Deux-Guerres. L'idée de Mussolini sur l'État consiste à tenter de supprimer l'opposition démocratique entre individu et État, affirmant la primauté de la dernière catégorie face à la première. Cette thèse repose sur quatre idées: l'idée nationale (le nationalisme italien); l'idée d'un État fort (la dictature fasciste); l'idée d'un État corporatiste (l'organisation du peuple sur les professions et non pas sur les opinions) et l'idée d'une économie disciplinée (l'organisation des rapports entre divers facteurs de la production). Selon Mussolini, l'idée d'un État fort, inhérente à la notion d'État, prend le contrepoint de l'idée d'un État démocratique, faible. Le nationalisme, le corporatisme et l'économie disciplinée ne sont que des moyens par le biais desquels peut s'accomplir le renforcement de l'État. L'intervention d'Alexandru-Christian Tell s'appuie donc sur la révélation des traits saillants de l'espace identitaire italien à partir de l'idéologie fasciste et de son créateur.

Symétriquement, Constantin Enescu, dans sa critique de la doctrine mussolinienne, s'avère être un déconstructeur du mythe fasciste. En exposant la politique mussolinienne, l'auteur montre que l'essence de toute doctrine de l'État ne repose pas sur l'idée politique, mais sur l'idée sociale. De ce point de vue, le fascisme n'est plus une nouvelle forme d'organisation sociale, mais un simple changement de régime bourgeois, qui passe d'une phase libérale à une phase monopoliste. Le Corporatisme et la dictature sont deux idées indépendantes, tandis que le nationalisme peut revêtir une double signification: une signification formelle et agressive: l'impérialisme et une signification réelle, de préservation des valeurs propres à une nation. Si cette situation existe, le fascisme peut se résumer au dilemme suivant: si le corporatisme est l'idée essentielle et que celle-ci est compatible avec un régime de liberté politique, alors comment peut-on justifier la dictature? Ou bien, si le corporatisme n'est pas l'idée essentielle, mais plutôt l'idée d'autorité et d'État fort, comment peut-on justifier l'État? En analysant cette mythologie politique, l'auteur réussit à démythifier son mécanisme qui agit au niveau de la mémoire: l'essence du fascisme réside dans la dictature du parti, appuyée sur la force. En fait, le seul succès de la politique de Mussolini est d'avoir réussi à se maintenir au pouvoir.

La dernière conférence de R. Hillard s'axe sur l'antidémocratie du fascisme, qui façonne les rapports entre l'identité d'un pays et sa mémoire collective, par l'insertion des idoles en tant qu'expressions des figures symboliques du Sauveur. L'auteur distingue le fascisme comme phénomène italien du fascisme en tant que phénomène politique universel. Le fascisme en tant que phénomène italien s'identifie à Mussolini, constituant la ligne de la tradition politique italienne; il est le mouvement de l'Italie par lequel un homme réussit à vaincre la destinée des circonstances et à affirmer une volonté de vie. L'impérialisme, le colonialisme et la dictature ont vraiment leurs racines dans les traditions les plus vivantes de la vie italienne: le romantisme, la tradition médiévale et le machiavélisme de la Renaissance.

Comme phénomène politique général, le fascisme n'est qu'une forme de réaction contre la démocratie: l'État qui s'oppose à l'individu, le gouvernement corporatiste qui s'oppose au gouvernement d'opinion et du parti, le dirigisme économique en défaveur de la liberté économique. C'est sous ce rapport que R.Hillard attaque la généralité de la doctrine fasciste qui, selon le contexte historique où un peuple est arrivé à une impasse politique, est pourtant en contradiction avec les idées essentielles sur lesquelles repose la civilisation humaine<sup>19</sup>.

Le cycle dédié à la figure symbolique de Mussolini essaie donc de reconstituer le profil d'un idole qui marque l'espace identitaire de certains pays européens, pendant la période d'Entre-Deux-Guerres, en déconstruisant la mythologie politique d'une doctrine qui agissait au niveau de la mémoire collective. Ses mécanismes de la démythification révélaient comment fonctionnait le mythe du Sauveur incarné dans la personne de Mussolini, à partir de la constitution du processus de métamorphose: *l'homme – l'idole*, en passant par les phases du *créateur, du destructeur et de l'antidémocrate*. Le groupe intellectuel *Criterion* réussit à saisir l'essence de cette doctrine totalitaire, son influence au niveau de la mémoire collective, par un exercice critique de la déconstruction d'une mythologie politique qui dominait le contexte historique et idéologique européen.

Ces deux cycles de conférences organisées par *Criterion* autour de deux mythes fondateurs de l'espace identitaire d'Entre-Deux-Guerres – Lénine et Mussolini en tant qu'expressions de la mythologie politique du totalitarisme, l'un incarnant le communisme, l'autre le fascisme – constituent, au niveau des représentations et des pratiques culturelles de ce groupe intellectuel roumain, une opportunité de mettre en question tout un système idéologique fondé sur une mythographie spécifique, à partir de la relation entre l'identité et la mémoire. En fait, l'analyse critique, dans une perspective comparatiste, de ces deux figures symboliques, par un processus de démythification, est très importante dans la mesure où les membres du *Criterion* insistaient sur les conséquences majeures d'une telle mythographie qui se transformait en idolâtrie, en annulant la liberté humaine et sa pensée, par l'atrophie de l'esprit critique. Si la mythologie léniniste

---

<sup>19</sup> *Ibidem*, pp. 298-299.

part du déterminisme scientifique pour aboutir au volontarisme révolutionnaire, la mythologie mussolinienne part du rationalisme communiste pour aboutir à l'irrationalisme. Ce sont des millénarismes sécularisés, situés à la fin de l'Histoire. La mentalité millénariste est bien repérable dans les deux cas.

Si l'individu et tout un programme destiné à l'accomplissement de la personnalité humaine se retrouvent au cœur de la mythologie communiste, la nation, la communauté et l'État se retrouvent au milieu de la doctrine fasciste. C'est pourquoi du point de vue de la mythologie scientifique, la doctrine communiste se caractérise par le rationalisme, tandis que la doctrine fasciste se caractérise par l'irrationalisme. Mais tous les deux s'appuient sur la même tendance à l'idolâtrie au détriment de l'essence humaine. C'est en ce sens que le groupe *Criterion* s'est proposé d'attirer attention sur les implications de cette mythification au niveau de la mémoire collective, qui n'échappe à aucun espace identitaire, la solution étant le retour à la tradition spécifique pour chaque peuple.

